

DISCURSO DO PRESIDENTE ADELINO DA PALMA CARLOS, NA SESSÃO DE ENCERRAMENTO

Mes chers Confrères:

Nos travaux sont finis.

J'espère que nos suggestions et nos vœux seront étudiés par les organisations compétentes, pour le plus grand bien de notre profession, pour la défense de notre propre dignité, pour assurer l'existence d'un ordre juridique qui est la base même de l'ordre social.

Mais, avant de continuer, il me faut accomplir un devoir de conscience.

Les problèmes d'ordre professionnel et d'ordre juridique que nous avons discutés, n'ont pu être présentés que grâce à la compétence, dévouement et effort de nos rapporteurs, dont les questionnaires, connus de nous tous, suffisent à montrer la haute valeur de chacun d'entre eux.

Tous méritent la gratitude que je leur manifeste.

Je dois signaler tout particulièrement l'effort de notre rapporteur général, Me. Claude Lussan, qui, passionné pour tout ce qui touche à l'Union Internationale des Avocats, a eu non seulement le mérite d'organiser le plan d'ensemble du travail, mais encore le dévouement nécessaire pour stimuler le travail des autres.

Pendant ces deux années j'ai accompagné, jour à jour, ses efforts pour que tout se déroule harmonieusement, pour que chacun puisse accomplir sa mission et, même malgré ses épuisantes préoccupations professionnelles, pour remplacer les manquants pour qu'aucun thème ne soit exclu.

L'admirable synthèse des travaux que vous venez d'entendre ne m'a pas surpris, habitué que je suis à l'admirer.

L'assemblée fera un simple acte de justice en le saluant chaleureusement.

Me voici à la fin de mon mandat.

De par la bienveillance de mes confrères, j'ai été appelé «à la plus haute destinée du monde du Barreau», d'après l'expression que j'ai un jour entendue au Bâtonnier Jean Payot.

J'ai tâché de ne pas faillir dans l'exercice de cette charge; mais je sens n'avoir réussi qu'en ce qui concerne le dévouement à la cause commune. Pour le reste, je suis redevable à mes compagnons d'équipe: aux membres du Bureau, qui m'ont appuyé de leur expérience et de leur savoir; à l'aide magnifique de mes collaborateurs les plus directs: le 1^{er}. Vice-Président Georg Wirz, dont je parlerai plus tard; les secrétaires généraux Ernest Arendt, André de Bluts et Claude Lussan, qui, chacun en sa partie, furent vraiment l'Union Internationale des Avocats en action; à Me. Landrien, notre trésorier, dont la forte main a su gouverner notre barque de façon à prévenir tout écueil.

Lussan, je l'ai déjà dit, a réalisé la tâche immense de mettre en ordre les travaux du Congrès.

En plus, il établit avec d'autres organisations internationales des contacts importants, en représentant auprès d'eux l'Union Internationale des Avocats, et créa encore le Comité

d'Action et Synthèse, pour agglutiner les jeunes et les intéresser à notre activité.

Arendt, en dirigeant le Bulletin, en étudiant les problèmes de la sécurité sociale et dans les contacts avec la International Bar Association, qui nous sont à cœur, a été simplement admirable.

De Bluts, avec son dynamisme, sa jeunesse fougueuse, son grand entrain, a été le grand animateur de notre activité. Seulement les efforts qu'il a déployés pour dynamiser la Commission Consultative des Barreaux des six pays du Marché Commun, serait suffisants pour faire de lui un maître ouvrier de l'Union Internationale des Avocats.

Notre trésorier, Me. Landrien, réussit le tour de force d'être à la fois avare et généreux, et cela pour notre plus grand bien.

De tous je prends congé en assurant que le regret de perdre leur collaboration constante est, à ce moment, celui qui me pèse le plus.

Et maintenant, nous allons passer à l'élection du nouveau Président de l'Union Internationale des Avocats pour les années 1962-1964.

À l'unanimité, le Bureau, à Lisbonne, et le Conseil, à La Haye, on décidé de proposer au suffrage de l'assemblée le nom du 1^{er}. Vice-Président, Dr. Georg Wirz.

C'est avec une émotion particulière que je soutiens sa candidature.

Georg Wirz est un peu plus jeune que moi, mais il appartient à la même génération, cette génération malheureuse qu'on appelle «*la génération perdue*». Il faudrait plutôt l'appeler la *génération blessée*... et blessée avant même d'avoir vécu.

Les années terribles de la première grande guerre ont été

précédées et suivies de luttes politiques et sociales d'une violence inouïe et cela un peu partout.

Pauvres enfants de cette époque!... Même ceux qui ne ressentaient pas directement les effets des malheurs publics, *savaient* qu'ils se produisaient... Ils savaient que leurs parents pouvaient être tués, leurs maisons détruites, leurs gouvernants pourchassés et qu'eux mêmes étaient menacés.

Où étaient la stabilité, le calme, la confiance, éléments d'une croissance harmonieuse? Emportés dans un incompréhensible tourbillon de haines et de combats, que pouvaient-ils espérer de la vie?

Ah! ceux-là, vraiment, pouvaient répéter ce cri d'une poétesse: «On ne guérit jamais de son enfance...»

Nos enfants à nous, dont beaucoup ont subi le même sort, avaient le réconfort de nous entendre dire: «Courage, moi aussi j'ai passé par là».

Nous, nous étions seuls devant un univers qui s'effondrait...

Nous sommes devenus, dit-on, durs et avides...

Durs... Comment résister autrement?

Avides? On ne pouvait attendre l'avenir, car il se pouvait qu'il n'y eut pas d'avenir...

Quelques-uns ont ployé sous ce fardeau; ils ont cherché l'oubli dans les plaisirs; les pitoyables héros du romancier Scott Fitzgerald en sont le triste miroir...

D'autres ont eu le courage de regarder le monde en face. Et ils sont arrivés à ce stade spirituel qui, à une époque aussi bouleversée que la notre, inspira à Saint François d'Assise l'une des plus belles prières que des lèvres ont prononcées: «Que là où il y a la discorde je mette la concorde; que là où il y a la haine je mette l'amour; que je sois consolateur plutôt que consolé».

Georg Wirz appartient à cette élite courageuse.

La profession qu'il choisit, dont il devait se faire une véritable mission — notre profession — est en dernière analyse une action de paix, car elle place les conflits sur un plan élevé et les résout.

Ayant fini ses études secondaires à Cologne et commencé ses études juridiques, Georg Wirz fit, en étudiant, un séjour à Paris, qui devait avoir pour lui une importance capitale.

L'on peut dire des voyages ce qu'on disait des auberges d'autrefois: on y trouve ce qu'on y apporte...

Malgré sa jeunesse, Georg Wirz a saisi tout de suite la grandeur du peuple français. De là à ouvrir son esprit à l'amour de l'humanité, il n'avait qu'un pas, vite franchi.

Ces dispositions furent encore renforcées par un nouveau séjour que Georg Wirz fit en France, à la fin de ses études, par une bourse obtenue dans un concours très difficile.

Rentré en Allemagne, il devenait peu après le consultant juridique du consulat de France.

Une situation politique était installée en Allemagne qui répugnait à ses principes d'homme libre. Ne voulant pas s'y rallier, il se consacra seulement à sa profession d'avocat.

Sieyès, l'auteur du célèbre mot historique: «Qu'est le tiers Etat? Rien. Que doit-il devenir? Tout», eut un autre mot avec moins de panache mais plus de profondeur. Questionné sur ce qu'il avait fait pendant la Terreur, il répondit succinctement: «J'ai vécu.»

En effet, traverser une telle époque sans émigrer, sans rien renier, en gardant sa tête, cela au sens littéral, était une vraie performance... car, s'il ne s'était pas caché, il ne s'était pas non plus livré à des manifestations aussi inutiles que dangereuses.

Mourir pour un idéal est très beau. Vivre avec lui, pour lui, sans le trahir et sans s'amoindrir, demande une maîtrise de soi de tous les instants.

Peu en sont capables.

Le Dr. Wirz l'a été.

Il a fait plus encore. Une nouvelle guerre ayant éclaté, il y alla parce que c'était son devoir, mais comme soldat de 2^{ème} classe, pour «montrer son inconformisme», comme il le dit lui-même.

Étant donné sa personnalité, nous pouvons nous faire une idée de ce qui a été pour lui cette époque...

Un autre intellectuel venu à l'armée — Ernest Psichari — dit dans son célèbre «Appel aux armes»: «Ce qu'il y a de difficile dans ce métier de *soldat ce n'est pas le courage, mais bien la patience*; c'est le patient sentiment du devoir qui est la marque du soldat».

De toutes ces épreuves, intérieures et extérieures, Wirz sortit grandi comme l'acier éprouvé par le feu.

«Être l'esclave de son devoir n'est pas l'apanage de tout le monde», dit encore Psichari.

Georg Wirz l'était de sa profession et de son idéal. Et il lui fallait faire encore davantage...

Dans un monde sanglant et clamant vengeance, il allait, avec un courage admirable, tâcher de renouer les liens de l'amitié...

«Que là où il y a la discorde, je mette la concorde...»

C'est lui qui, le premier, prit sur lui de rapprocher les Barreaux Français et Allemands, avec l'aide précieuse du Président Robert Martin.

«Cette tâche n'était pas seulement sucre et miel» en raconte le Dr. Wirz, sobrement.

Et le Président Robert Martin ajoute:

«J'ai été le témoin des efforts qu'il a déployés et c'est certainement grâce à son activité et à la sympathie dont il bénéficiait des deux côtés que nous avons eu la chance de reprendre rapidement nos contacts avec le Barreau Allemand, dont la situation sociale et l'organisation peuvent, sur bien des points, servir d'exemple».

Surtout depuis qu'il y est venu représenter son pays, en 1950, Georg Wirz a toujours bien servi l'Union Internationale des Avocats, dont il est, depuis longtemps, 1^{er}. Vice-Président. Il va maintenant la servir avec plus d'éclat.

Il lui appartiendra — si vous êtes d'accord — de prendre le commandement de cette nef, qu'il saura si bien, ayant éprouvé le feu de la guerre et le froid de la paix, conduire à bon port.

Avec une joie émue, une totale confiance, je lui passerai, comme les coureurs antiques, le titre «témoin» de notre flambeau commun.

Dans sa main il brillera du plus vif éclat.